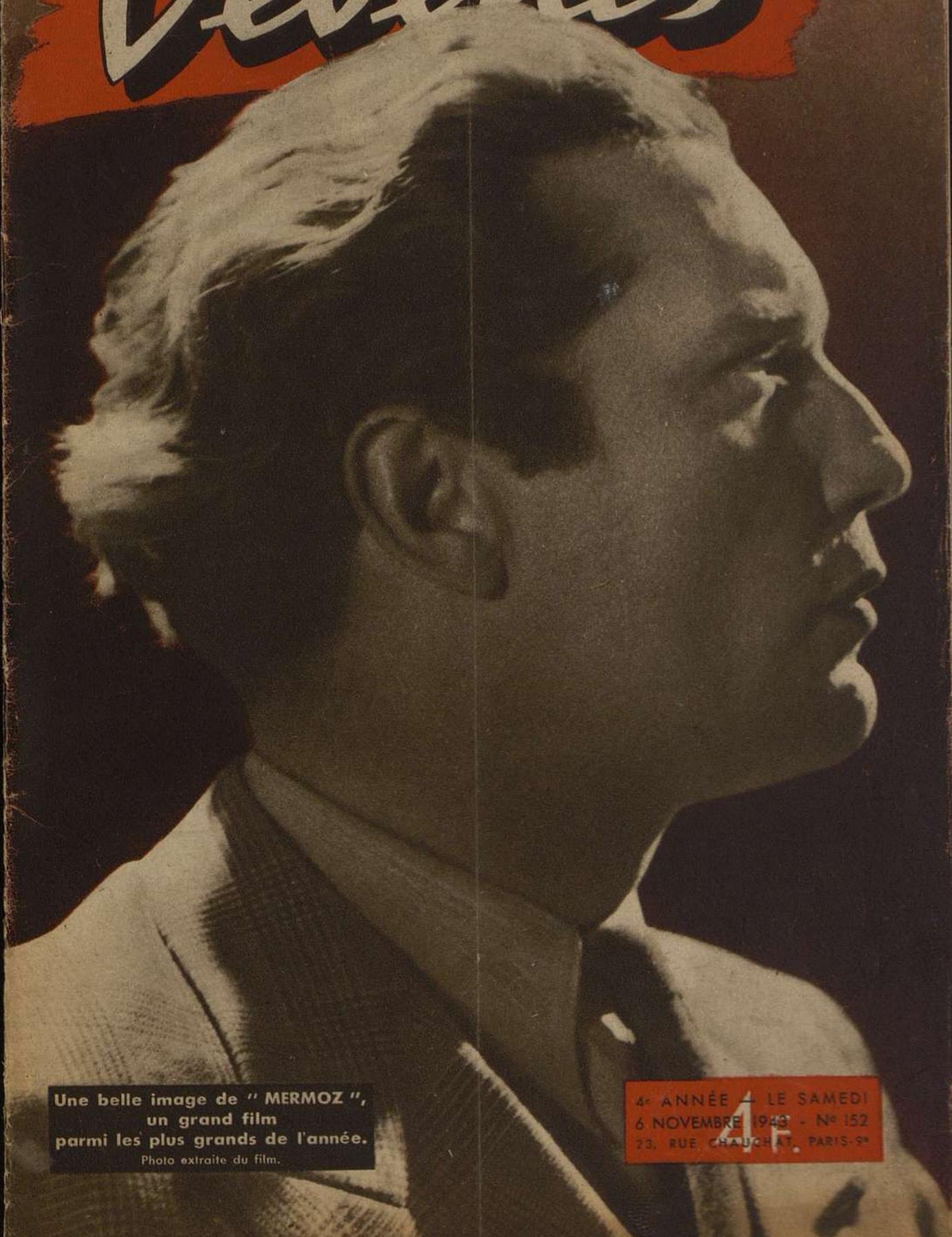


Vedettes



Une belle image de "MERMOZ",
un grand film
parmi les plus grands de l'année.

Photo extraite du film.

4^e ANNÉE — LE SAMEDI
6 NOVEMBRE 1948 — N° 152
23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e

ÉDITIONS LÉON AGEL
96, RUE DE BONDY
PARIS (X*)

TAM-TAM
MARIAGE D'ACCORDEON
Pour toi seule
Rue Montmartre

LA VALSE DES BAISERS
LA PENICHE DU REV

ÉDITIONS E. ROBERT TREBOR
28, RUE DE L'ÉCHIQUEUR - PARIS (X*)
TÉL. : PROV. 45-31

ÉDITIONS MUSICALES
International Music Company
69, BOULEV. ST-MARTIN - PARIS (X*)
TÉL. : NORD 81-30

En balayant le parquet
FRANCE EN TOI
SON REVERRA GUINGUETTE

La Santa Maria
LE CHANTEUR X
BODAS
JAI CHANTÉ SUR MA PEINE

LES ÉDITIONS UNIVERSELLES
52, FAUB. ST-MARTIN
PARIS (X*)

ÉDITIONS ROYALTY
25, RUE D'HAUTEVILLE - PARIS (X*)

LA TANT DE BONHEUR DANS TES YEUX
Perrette

DIS MOI QUE T'AIMES LÉON
RELLY
MADAME / REDITES-MOI CETTE CHANSON
ANDRÉ CLAVEAU

ÉDITIONS JOUBERT
25, RUE D'HAUTEVILLE - PARIS (X*)

UNE HISTOIRE de cocher
LA PRIERE A L'ETOILE
joies.

ÉDITIONS FELDMANN
32, RUE DE L'ÉCHIQUEUR - PARIS (X*)

GÉORI-BOUÉ et Jacques JANSEN forment le couple idéal de **LA MALIBRAN**

Qui ne se souvient des délicates stances que Musset adressa à celle dont la voix presque irréaliste fit vibrer, au XIX^e siècle, la moitié de l'Europe et de l'Amérique?

O Ninette, où sont-ils, belle Muse adorée, Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur, Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée, Comme un parfum léger sur l'aubépine. [En fleur?]

Une des premières rencontres de la Malibran avec Charles de Bériot, qui deviendra très vite le seul et véritable amour de sa vie.

Pourtant, la jolie Maria Garcia ne manifesta dans son jeune âge que dégoût pour cet art que son père, le célèbre chanteur Manuel Garcia, lui enseigna... de force.

On raconte à ce sujet que bien souvent les passants entendaient des cris d'effroi sortir de la maison qu'habitait Garcia: c'était le grand chanteur qui enseignait la musique à ses enfants. Ce fut à Londres, que la jeune Maria se produisit la première fois sur la scène, dans « Roméo et Juliette » dont elle avait l'âge; elle obtint un véritable triomphe et les ovations qu'elle reçut ce soir-là la poursuivirent durant toute sa vie, tant à Londres qu'à Paris, ou New-York, Milan, Naples, Rome et Bruxelles.

Maria était très jolie, certes, mais ce n'était pas la renommée de sa beauté qui remuait ainsi les foules sur son passage; c'était l'extraordinaire sonorité de sa voix, un « mezzo-soprano » d'une grande étendue, et elle la ménageait avec tant d'art qu'on pouvait croire qu'elle possédait les trois diapasons.

On conçoit que la vie d'une si grande artiste dût tenter bien souvent les met-

La musique et la poésie faisaient l'objet de nombreux entretiens entre ces deux êtres beaux et intelligents.



Photos extraites du film.

teurs en scène et les auteurs de scénarii, mais jusqu'à présent on n'avait pu trouver aucune interprète dont le talent approchât celui de la Malibran.

Le grand talent de Géori-Boué, de l'Opéra, permit à Sacha Guitry de réaliser à l'écran l'histoire de cette célèbre cantatrice, dont une partie de la vie fut un beau roman d'amour.

Je ne vous présenterai pas ici Géori-Boué: elle possède la même voix rare de « mezzo-soprano » que la Malibran.

La Malibran n'eut qu'un seul amour: Charles de Bériot. Ce fut son second mari, mais elle n'aima vraiment que lui au point d'en oublier totalement sa première union, puisqu'elle répondit à sa mère, qui lui reprochait ses distractions le jour de ses secondes noces: « Que veux-tu, maman, on ne se marie qu'une seule fois. »

Charles de Bériot avait tous les dons. C'était un grand violoniste, peintre et poète à ses heures, mais surtout, qualité suprême, il était d'une remarquable beauté.

Quant à Jacques Jansen, qui interprète à l'écran le rôle du compagnon adoré par la Malibran, on sait que sa voix chaude et son physique des plus avantageux ont déjà causé bien des ravages dans les cœurs de maintes spectatrices.

Le couple formé par la Malibran et Charles de Bériot, que tout le XIX^e siècle considérait déjà comme idéal, tant il est difficile de trouver chez deux êtres autant d'amour, de talent, de succès et de fortune, revivra donc à l'écran sous les traits d'un nouveau couple parfait, un couple de musiciens cette fois, comme il en existe peu dans la vie et encore moins au cinéma.

Ajoutons que le reste de la distribution ne comprend que des artistes de choix tels que Suzy Prim, Geneviève Guitry, Jean Delucourt, Mona Goya, Jacques Varennes, Denis d'Inès, Pierre Dux, Carnège et le plus grand de tous, Sacha Guitry, qui est à la fois l'auteur, le réalisateur et l'un des principaux interprètes du film.

Jean D'ESQUELLE.



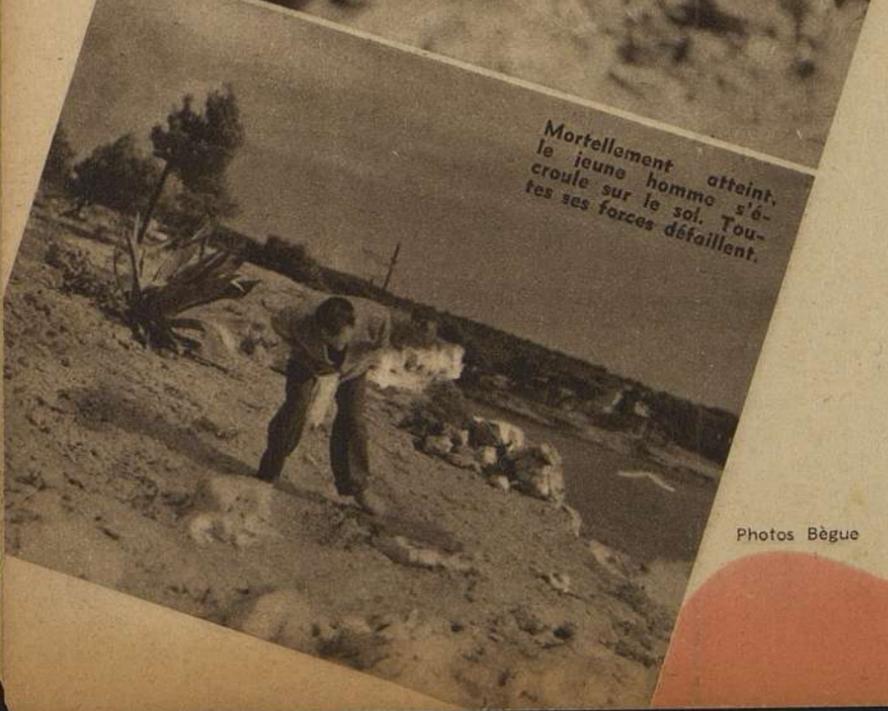
Bicchi (Tino Rossi) est un jeune Corse qui s'éprend de Xénia (Joseline Coël), une jeune touriste.



Simon Bozzi (Raphaël Patoni) a épaulé, visé et tiré. Le malheureux Bicchi a été touché.



Mortellement atteint, le jeune homme s'écroule sur le sol. Toutes ses forces défontent.



Photos Bègue

J'ai vu mourir TINO ROSSI

Je suis arrivé, hier soir, dans ce charmant petit village bâti en bordure de la Méditerranée. Toute la troupe de « L'île d'Amour » qui a quitté Paris il y a plus de trois semaines, et tourné, en ces coins multiples des environs, les extérieurs, m'a devancé de quelques jours seulement dans ce coin délicieux, ensoleillé et tout tranquille.

Les quarante personnes qui composent la troupe sont logées, tant bien que mal, dans plusieurs villas dispersées aux quatre coins du pays, mais c'est à l'Hôtel Beauséjour que tout le monde se retrouve, d'abord pour consulter le tableau de service, et ensuite, ce qui a son importance, pour se restaurer. Car, vu les difficultés du ravitaillement, le producteur a résolu avec des provisions que la camionnette apporte, chaque matin, de la ville voisine. Ainsi, aux heures des repas, on est certain de rencontrer tout le monde autour d'une table qui réunit fraternellement machinistes et artistes, opérateurs et metteur en scène.

Le soir, le dîner rapidement expédié, chacun regagne son lit afin d'être dispos le jour suivant, car le réveil a lieu de bonne heure. J'ai suivi l'exemple de tout le monde ce matin, je me suis levé au chant du coq.

Le soleil qui, les autres semaines, s'est montré boudeur, semble vouloir se faire pardonner. Il brille d'un magnifique éclat.

En compagnie de Jean Mugeli, le directeur de production, je me dirige vers le lieu où doivent avoir lieu les prises de vues. Mon compagnon m'explique :

— Dans « L'île d'Amour », Tino Rossi joue le rôle d'un jeune guide corse qui s'éprend de la fille d'un riche financier, venue passer ses vacances dans l'île de Beauté. Une idylle naît entre eux, mais elle devra le quitter pour rejoindre sa famille. Le jeune homme viendra sur le rivage la saluer une dernière fois au moment de son départ. Accusé à tort d'un meurtre qu'il n'a pas commis, Tino se verra relâché quelques instants avant que le yacht à bord duquel celle qu'il aime s'est embarquée, lève l'ancre. Mais quelqu'un, dissimulé dans les rochers, le guette. C'est le frère de l'homme qui a été tué et qui le prend pour le meurtrier. L'homme épaulé, vise et tire. Il n'a pas entendu l'appel d'un vieux cabaretier qui l'a vu, mais trop tard. Tino s'affaisse dans les bras du vieil homme, son ami, qui agit à sa place l'écharpe que la jeune fille lui avait donnée.

Nous apercevons au bord de la grève un groupe d'hommes affairés.

Je reconnais Maurice Cam, le metteur en scène, en manches de chemise, les lunettes noires, le teint bronzé. A ses côtés, presque aussi brune que lui, Mary Darricadès, la script-girl, prend des notes. Thomas, le chef opérateur, a installé son appareil sur un chariot et, l'œil collé au viseur, Lalier, le premier opérateur, fait sa mise au point, tandis que Perrin, l'ingénieur du son met en place son micro.

Comme il a fort à faire, le directeur de production me confie à mon confrère Henry Lepage, devenu assistant metteur en scène. Celui-ci me dit :

— On va tourner la mort de Bicchi. Les interprètes de cette scène, qui est celle par laquelle se termine le film, sont outre Tino Rossi, qui joue, vous le savez, le rôle de Bicchi, Raphaël Patoni qui tient celui de Simon Bozzi, son meurtrier. Vous voyez celui-ci, là-bas, à l'écart, se cachant dans les rochers de

la calanque, et Delmont, qui est Christiani, le vieux cabaretier, qui, après avoir tué à son tour le meurtrier de Bicchi, recueillera le dernier soupir de celui-ci, tandis que le yacht sur lequel se trouve Xénia, qu'incarne Joselyne Coël, s'éloigne vers le large.

Tandis que nous bavardons, les préparatifs s'achèvent devant une foule de curieux qui, de minute en minute, devient plus dense. C'est que, dans les environs, la nouvelle qu'on faisait du cinéma et que Tino Rossi était là s'est répandue comme une traînée de poudre. Les admiratrices du célèbre chanteur sont nombreuses dans les environs.

On tourne. « Allez-y ! » lance Maurice Cam. Sans se douter de ce qui l'attend, Tino, ou plus exactement Bicchi, suit le chemin qui longe la grève. Il a une écharpe claire à la main. Son visage est triste. Il est libre, mais la femme qu'il aime s'éloigne de lui pour toujours. Soudain, une détonation claque dans l'air. Tino s'arrête, porte les mains à sa poitrine, renverse la tête en arrière et tombe sur le sol comme une masse.

— Très bien ! lance Maurice Cam, on dirait que tu as fait cela toute ta vie.

— Très peu pour moi ! proteste Tino Rossi qui se relève.

— Encore une fois !

Et l'on recommence. On prend Tino de face, de profil, de dos, en champ rapproché, si bien qu'au cours de cette prise de vues, le sympathique artiste a dû mourir vingt-quatre fois. Puis, c'est plusieurs plans avec Delmont qui, selon son habitude, a composé une silhouette de vieux cabaretier d'un réalisme et d'une simplicité étonnants. Enfin, Tino peut se reposer. Maurice Cam termine avec plusieurs plans de son meurtrier. L'appareil se rapproche de la calanque et braque son objectif sur Raphaël Patoni.

Tino se remet de ses émotions en buvant un verre d'une boisson à la couleur vert anis. Mais serait-ce du pastis ? Eh oui, c'en est. A l'ombre se trouve un alcarazas rempli d'une eau fraîche, je déguste un verre de la boisson parfumée tout en bavardant avec Tino.

— Remis de vos émotions ?

— Eh oui. Seulement, ça fait tout de même quelque chose de mourir. C'est la première fois que ça m'arrive. Je n'y étais pas habitué.

— Et ce film ?

— Il me plaît beaucoup. Le roman de Saint-Sorny, duquel il est tiré, conte une histoire simple et vraisemblable. Le personnage que je joue est tout à fait dans ma nature, puisque c'est un jeune Corse.

— Et vous chantez ?

— Evidemment, répond Tino Rossi avec un léger sourire comme si ma question lui semblait superflue. Je chante deux chansons de Louis Gasté : une sérénade et « Le Chant du Guardian », et deux autres de Lucchesi : un lamento et « La Chanson du Gaucho ». Il est aussi question de me faire chanter un air d'opéra et le choix du producteur se serait arrêté sur « Les Pêcheurs de Perles » ; mais rien n'est encore définitif pour l'air d'opéra.

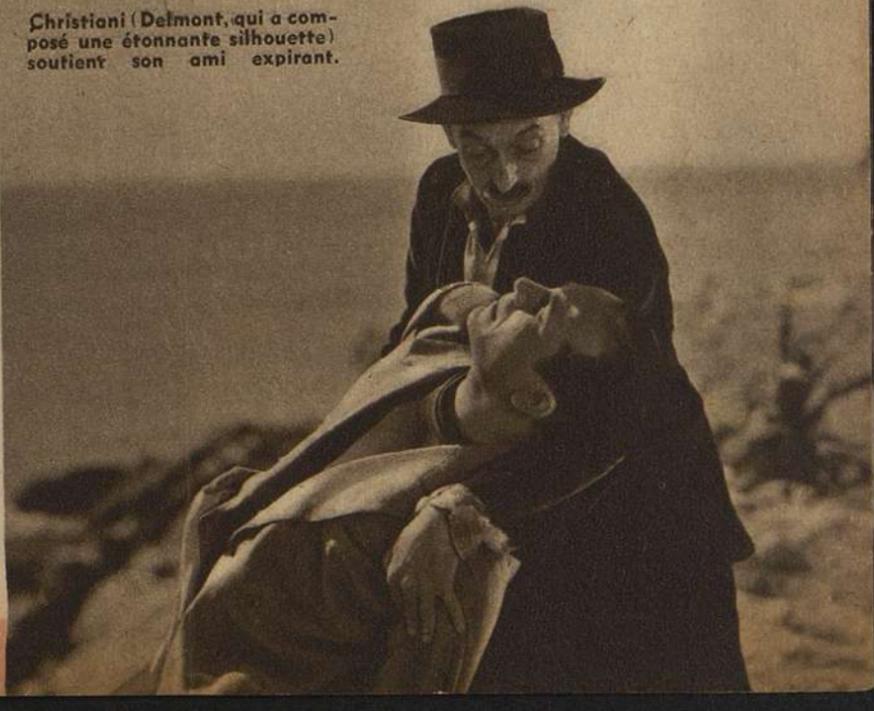
Le soleil se couche lentement à l'horizon, la lumière est devenue jaune. On ne peut plus tourner. En bande, on regagne l'Hôtel Beauséjour.

Tenant par le bras Lilla Vetti, sa compagne et sa partenaire, Tino Rossi rentre avec nous, le visage éclairé d'un radieux sourire. Pour un mort, il se porte bien.

George FRONVAL.



C'est la première fois que Tino Rossi meurt dans un film. Voilà qui est un événement !



Christiani (Delmont, qui a composé une étonnante silhouette) soutient son ami expirant.

Irène Corday

ILS sont quatre, venus de Chamonix, quatre guides fameux qui, dans le film « Premier de Cordée », joueront leur rôle de guide. Georges Burnet a trente et un ans. C'est le plus jeune de la bande. Cultivateur pendant l'été, il a connu les aventures les plus curieuses. En faisant une escalade avec deux clients, il eut une main écrasée. Cela n'enlève rien de sa force et de la science qu'il a acquise en montagne.

Henri Baud a trente-huit ans. Il est chauffeur-routier en même temps que guide. Marié, il a un enfant. Il n'y a pas longtemps, en descendant l'Aiguille de Blaitières, il eut un curieux accident. Une pierre tomba sur la corde au bout de laquelle était un client. La corde fut cassée nette et le client fit une chute violente. Il put cependant le ramener avec lui.

Georges Burnet, Henry Baud, son frère Laurent, guides de leur métier, et Alfred Payot, moniteur de ski, ont tourné pour la première fois de leur vie dans « Premier de cordée ».

Son frère Laurent Baud est la vedette du film. 40 ans, marié, il a trois enfants. Lorsqu'il n'est pas en montagne, il s'occupe de la réparation des skis. Quand il y a des sauvetages à opérer il est toujours le premier à partir. Et ce ne sont pas toujours des vivants qu'il ramène. S'il consentait à parler — mais c'est un homme peu bavard comme tous ceux de sa profession — il raconterait entre autres l'équipée fantomatique qu'il fit au sommet de l'Aiguille du Requin pour retrouver un mort tué par la foudre. Pendant trois jours, il luttait contre les éléments puis, avec ses trois compagnons, redescendit le cadavre sur un brancard.

Laurent Baud est l'artiste du groupe. Il joue de l'accordéon avec fougue. Le quatrième guide, Alfred Payot, a trente-deux ans. Moniteur de skis pendant l'hiver, il fabrique des skis pendant la morte-saison. Il fait partie de la Société des Guides de Chamonix depuis 1938. Marié,

il est père de trois enfants. Il n'eut de toute son existence de guide qu'un accident. Alors qu'il faisait l'ascension de la Dent du Gers avec un touriste, il fut pris dans un orage. Il décida de redescendre. Pendant qu'il ramassait la corde, la foudre tomba sur lui. Il fit une chute de vingt mètres dans le vide. Heureusement, il retomba par miracle sur une plate-forme presque sans mal.

Venus au cinéma par hasard, les quatre sont unanimes : ils n'aiment pas le cinéma, sauf comme spectateurs. Mais ils admirent les acteurs qui ont eu du cran pour tourner les extérieurs.

C'est pour la première fois qu'ils visitent Paris. À l'héroïne du film, Irène Corday, ils avouèrent qu'ils ne savaient pas par quel bout commencer.

— C'est si grand, on s'y perd.

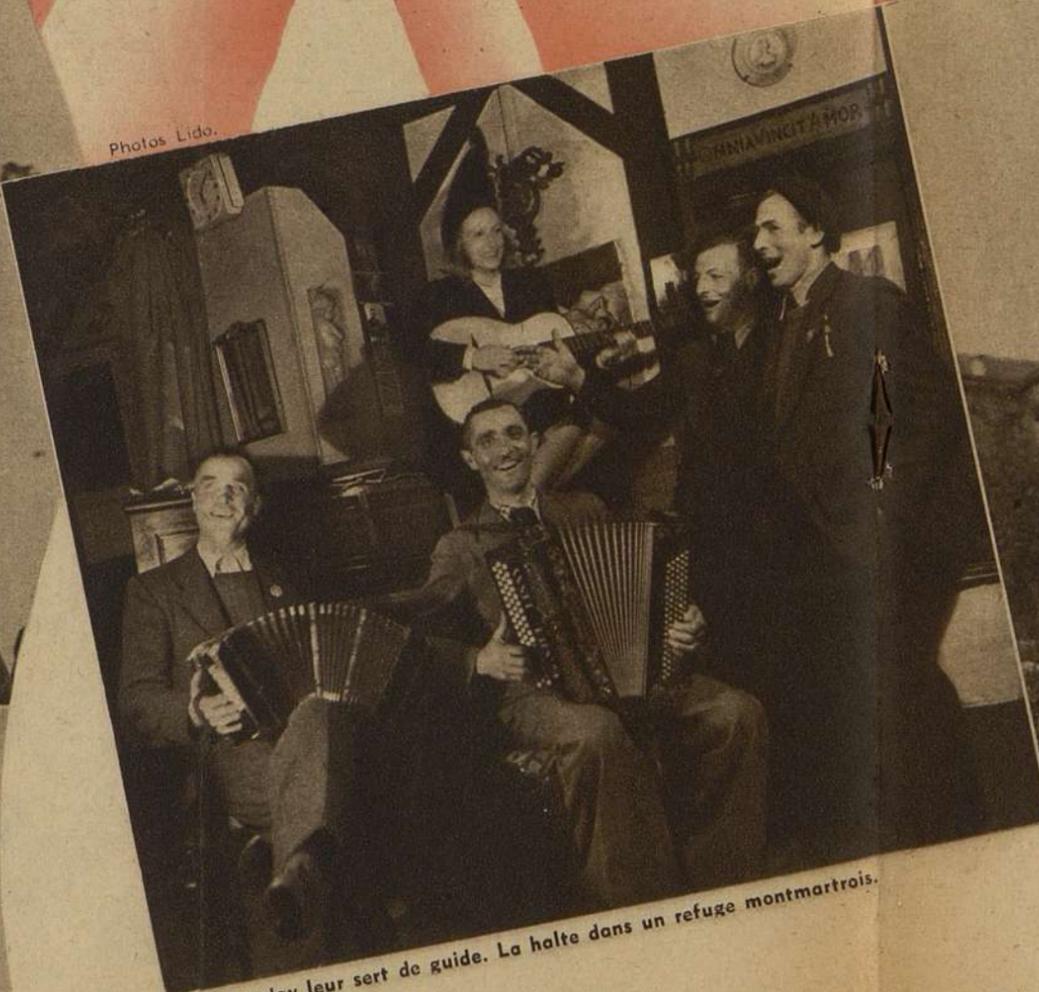
— Voulez-vous de moi pour guide ?

— Comment donc ! D'autant plus que c'est bien votre tour...

Et c'est ainsi qu'ils firent avec elle une ascension fameuse : celle de la Butte.

Michèle NICOLAÏ.

Photos Lido.



Irène Corday leur sert de guide. La halte dans un refuge montmartrois.



Impasse Trainée, sur la Butte, il y avait des loups. Irène craint-elle les pièges? En tous les cas, son camarade ne s'en plaint certes pas.



Les guides sont épuisés. Irène Corday aussi. La Butte est-elle plus difficile à escalader que la montagne? La Foire aux Croûtes, une des curiosités dont on parlera plus tard, sans doute, en rentrant à Chamonix.

Première de cordée

L'ACTUALITÉ THÉÂTRALE

AU THEATRE DU GYMNASE :

« LE MAÎTRE DE SON CŒUR » de Paul Raynal

Cette tragédie amoureuse est la première pièce de Paul Raynal, qui l'écrivit à Narbonne en six semaines de vacances. « Le Maître de son Cœur » fut créé à l'Odéon au printemps 1920. Dix ans après, j'ai eu l'occasion d'applaudir dans cette œuvre deux de ses créateurs : Mlle Briey et Vargas, qui furent bientôt remplacés à l'Odéon par Germaine Laugier et Jacques Dumesnil. Et Pierre Richard-Willm jouait alors le rôle du romantique Simon, créé par Pierre Bertin.

Depuis, « Le Maître de son Cœur » est passé à la Comédie-Française, où Mary Marquet fut l'élégante et hautaine duchesse de Rège. Et le voici pour la première fois sur les boulevards, au Théâtre du Gymnase, avec des comédiens rompus aux joutes de ce duel farouche entre deux êtres de volonté égale, auxquels s'oppose la fougue ardente de Bernard Lancret.

Par plus d'un côté, ce drame psychologique, qui est une glorification de l'amitié, rappelle « Les Caprices de Marianne ». La prose de Raynal chante à l'oreille comme la langue de Musset. Deux amis de vingt-cinq ans, Henry et Simon, rencontrent sur leur chemin une jeune femme du même âge, la fière duchesse de Rège, coquette, prise à son propre jeu, qui fait parfois songer à la duchesse de Longueval.

Simon a déposé toutes ses armes devant l'orgueilleuse et dangereuse Aline. Mais Henry a conservé les siennes. Le maître de son cœur sera le plus fort. Au cours d'un second acte éblouissant — un des plus beaux du répertoire contemporain — Aline et Henry s'affrontent pendant quarante minutes jusqu'à l'écrasement total de la jeune femme, qui s'avoue vaincue, et qui, pour la première fois de sa vie, souffre et s'humilie. Après cette escrime incomparable, Henry berce et endort, comme un enfant, la duchesse de Rège, qui a perdu brusquement son rayonnement et sa souveraineté.

Le troisième acte ne pouvait monter en intensité, mais il se maintient sur un plan si élevé — avec le magnifique coup de théâtre, réalisé par Aline, jetant brusquement par terre le masque de l'amitié — que le suicide du pauvre Simon demeure une conclusion aussi logique que la mort de Coelio... Le dernier mot d'Henry à l'enfant assassiné : « M'entends-tu ? M'entends-tu ? Je ne t'ai pas trahi ! » a la même résonance que celui d'Octave sur la tombe de Coelio : « Je ne vous aime pas, Marianne, c'était Coelio qui vous aimait... » En applaudissant le dernier acte de Raynal, c'est encore Musset que l'on entend chanter.

Quand j'étais moi-même pensionnaire à l'Odéon, j'ai vu jouer une dizaine de fois « Le Maître de son Cœur », et je craignais de revoir cette œuvre magistrale, dont je conservais de si émouvants souvenirs. Il faut que cette pièce soit d'un mérite bien solide pour triompher

d'un tel danger. La qualité poétique et les jolies images de Raynal ont conservé leur éclat. La sobriété classique d'une action resserrée entre trois personnages ne se démodera jamais.

Les tumultes et les fièvres de ce féroce jeu des âmes ont été orchestrés avec infiniment de tact par Mme Paule Rolle, Jacques Dumesnil domine l'interprétation par la maîtrise, la sincérité et la sobriété de son jeu. Germaine Laugier est tour à tour l'orgueilleuse et douloureuse Aline, dont le rire éclatant cache le désir secret de connaître enfin l'amour qui rayonne autour d'elle. Bernard Lancret — Simon ardent et passionné, qui a le tort de se présenter au combat sans casque et sans armure — n'est pas inférieur à ces deux excellents comédiens.

AU THEATRE EDOUARD-VII :

« L'AFFRANCHI » de Charles Méré

« L'Affranchi » n'est pas « un dur », un « vrai de vrai », un gars du milieu, mais un sympathique garçon affranchi de toutes les conventions sociales. C'est André Luguet, optimiste, léger, spirituel, et tout et tout... Par contre, son frère est un affreux bourgeois, mesquin et hypocrite. C'est Georges Vitray.

Renée Devillers, l'inoubliable créatrice d'« Electre », l'amie et l'interprète de Jean Giraudoux, prête son grand talent et sa voix musicale à la belle-sœur de « L'Affranchi », petite personne raisonnable, qu'elle arrive à rendre presque humaine et vraisemblable, grâce à la sincérité et à la simplicité de son jeu. André Luguet est remarquable d'aisance désinvolte dans le seul beau rôle de la pièce. Tous les autres personnages semblent lui donner la réplique.

Jean LAURENT.

GAITE-LYRIQUE :

« FRASQUITA »

De la salle Favart, où elle fut créée il y a tout juste dix ans, à la Gaité-Lyrique, « Frasquita » a franchi allégrement la distance qui sépare l'opéra-comique de l'opérette. Entendez que, légèrement modifiée ça et là, s'adaptant fort bien à son nouveau cadre grâce à une mise en scène très vivante, pléiée aux contrastes du gai et du tendre, intelligente et variée, de Mme Marguerite Essau, elle a pris le ton dégagé du répertoire de la maison.

« Frasquita », c'est du Lehár en six tableaux, ses formules habituelles mais toujours si flatteuses aux oreilles du public, le lied en coquetterie avec la valse et finalement vaincu par celle-ci, l'ensemble bouffe, et les danses... les danses... Ici, tout le brio des rythmes espagnols, entre autres ceux d'une jota qui fait jaillir du sol la jeunesse d'une vive et jolie fille, Maria-Rosa.

Nous sommes mis, du début à la fin, en belle humeur par les deux comiques de la troupe : l'excellent Bardollet, de l'école Max Dearly, et Parédès, dont l'esprit drôlatique, sans jamais tomber dans l'excès, vient toujours fort à propos nous divertir. Complimentons aussi M. Nadon.

Frasquita, c'est Mlle Régny, belle et ardente comédienne lyrique rompue aux secrets de son art. Lucien Huberty (Armand), au jeu sobre, biffera de longs soirs son lied du deuxième acte.

Simone Sylvania (Aimée) est d'une délicateuse fraîcheur primesautière à souhait. Un excellent musicien au pupitre : M. Félix Nuvalone. Jenny Carré et Deshayes, par les costumes et les décors, donnent son exacte couleur au spectacle.

Et, comme une salve de joie en l'honneur de la nouvelle collaboration directoriale Charles Béal et J. Essau, un intermède met sous nos yeux le carnaval du troisième acte qui, par la magie de la lumière noire, tient du fantasmagorique.

Edouard SAINT-PIERRE.



Photo Archives

Anna Thibaud, lorsqu'elle chantait
« Ce qu'une femme n'oublie pas ».

THIBAUD
Anna

la reine de la chanson 1900
préfère Cino Rossi entre tous

— Donnez-moi donc un livre de choucroute, afin que Julienne ne me fasse pas encore des salades cuites.

Comme la cliente — une dame âgée — se retournait pour sortir de ce magasin d'alimentation des Ternes où j'attendais mes rations, le gros ruban rougissant le revers de son manteau me fit reconnaître une vedette qui, il y a plus d'un demi-siècle, fut une des reines de la chanson française. C'était en effet Anna Thibaud, chevalier de la Légion d'honneur, qui, aujourd'hui vaillante octogénaire, profitait de sa promenade quotidienne pour faire quelques emplettes.

Anna Thibaud ! C'est à elle qu'un soir, à Enghien, une petite bouquetière avait offert des fleurs en réclamant audacieusement sa protection pour faire du théâtre. Mais, cette fois, Anna Thibaud s'était trompée car, en rabrouant Jeanne Bourgeois, elle n'avait pas deviné l'avenir de Mistinguett. Son nom s'inscrivait alors en grosses lettres, à côté de ceux de Paulus, d'Ouvrard, de Polin, de Dranem, de Mayol, de Fragon, d'Yvette Guilbert, de Paulette Goddard ! Que de fois l'ai-je entendue à l'Eldorado, à la Scala ou à Parisiana, chanter d'une voix si sûre et avec son art si agréable : « Si les hommes savaient », « Le cœur de ma mie », « Ce qu'une femme n'oublie pas », et surtout : « Ne jurez pas aux femmes de ne jamais les aimer... », autrement dit ces « serments inutiles » dont des générations successives ont répété les couplets.

Or, en souvenir de tout cela, j'ai voulu demander à celle qui restera toujours l'inoubliable vedette si, de près ou de loin, elle suivait ce qui se passe au music-hall.

— Tous les quinze jours, je vais régulièrement au Théâtre de l'Étoile. Avec ma radio, je suis donc toujours à la page, puisque je vois ou j'entends nos plus modernes vedettes.

— Que pensez-vous de ceux et de celles qui vous ont succédé dans la carrière ?

— Je ne vous cacherais pas que je n'aime guère cette façon qu'ont cer-



Collectionneuse. Anna Thibaud possède 500 sonnettes de toutes époques.



Ce bijou d'harmonium, compagnon fidèle de la divette depuis longtemps.

Photos Lido

taines chanteuses de déclamer d'une voix d'homme, ce qui prouve qu'elles n'ont pas de voix du tout. On appelle cela « chanter à l'américaine ». Eh bien ! ce n'est pas beau, et je préfère les chanteuses de romances qui débitent des couplets, si bêtêtes soient-ils, mais avec une voix caressante et bien prenante. Tenez, j'aime beaucoup la manière de Fréhel. Elle est sentimentale, elle a de jolis gestes ! Pourquoi faut-il qu'elle se laisse trop facilement entraîner à satisfaire un public quelquefois trop vulgaire ?

— Et du côté des hommes ? Quel est celui qui a vos suffrages ?

— De tous, c'est Tino Rossi que je préfère. Celui-là sait chanter ; il a travaillé ; il sait conduire sa voix naturelle. A tel point, c'est même lorsqu'il chante des airs d'opéras-comiques que je l'apprécie le plus. Ainsi, dimanche, à la radio, on nous donnait son disque de l'« Ave Maria », de Gounod, qui m'a littéralement ravie.

— Puisque nous parlons radio, avez-vous chanté vous-même devant le micro ?

— Oui, avant la guerre et même il y a deux ans, quand on m'a demandé de venir y faire entendre mes refrains. J'ai chanté « Le voyage à Robinson », et j'ai même touché pour cela le plus fort cachet que m'aït jamais rapporté une seule chansonnette. C'est que, voyez-vous, à cette belle époque, où le café-concert était pourtant la honte du théâtre, même les étoiles internationales n'atteignaient pas aux émoluments fantastiques qu'exigent les multiples vedettes d'aujourd'hui. Autrement, on ne commençait pas par avoir du génie.

De fait, Anna Thibaud dut attendre au soir de sa vie la récompense officielle de son labeur artistique, puisque ce n'est qu'il y a six ans qu'elle a reçu le ruban rouge. Il est vrai que, le jour de sa promotion, le concierge de la maison où elle venait d'emménager lui dit : « Sachez, Madame Thibaud, qu'ici vous n'avez pas des concierges, vous avez des amis ».

Henry COSSIRA.

Sur L'ÉCRAN

VÉNUS AVEUGLE. — Abel Gance a toujours été obsédé par la cécité. Dans « J'accuse », le héros est aveugle ; dans « La Roue », Sisif perd la vue sur sa locomotive (un jet de vapeur en plein visage) et dans « Mater Dolorosa », je ne suis pas sûr non plus qu'il n'y ait le drame du « paradis perdu », comme dans cette « Vénus aveugle » tournée dans le Midi avant « Le Capitaine Fracasse ». C'est l'histoire d'une jeune fille dont le portrait est sur tous les murs ; sa grande beauté a inspiré un dessinateur et Clarisse, c'est son nom, est devenue le slogan publicitaire visuel des cigarettes « Vénus ». Clarisse, que tout le monde appelle maintenant Vénus, est fiancée à Madère, un marin qui l'adore ; elle renonce à son bonheur en apprenant qu'elle va devenir aveugle. Madère s'exile, épouse une autre femme, puis revient un jour à ses premières amours ; Vénus, qui ne peut plus le voir, décède pourtant sa présence et connaîtra elle aussi, à sa manière, le « paradis reconquis ».

La mise en scène proprement dite est colorée et parfois assez puissamment évocatrice ; au début notamment, où l'auteur trace sur l'écran les grandes arabesques de mâture et de brume des ports hanseatiques. Hélas ! il y a le scénario qui est grossièrement mélodramatique et dont les grandes scènes tragiques sont grotesques ; le réalisateur méritait une meilleure histoire. Henri Guisol, Aquistapace, Mary-Lou, Gérard Landry, Marion Malville, Georges Flamant sont parmi les principaux interprètes ; Lucienne Lemarchand, dont l'étrange visage devrait tenter plus souvent les metteurs en scène, a de la personnalité, et Viviane Romance, enfin, resplendit de ses mille feux dans le rôle de Clarisse-Vénus. On regrette encore une fois qu'une telle nature perde ainsi son temps et sa jeunesse...

L'HOMME DE LONDRES. — Tout en réservant son avis sur deux ou trois points de détail, on peut dire que le film de Henri Decoin est excellent. Il est rapide, musclé, très bien conduit, remarquablement joué et illustre cette vieille théorie toujours jeune que l'homme n'est pas responsable de ses vertus ni de ses vices ; il est pris dans un réseau de coïncidences, de hasards de toutes sortes, heureux ou malheureux, et ne peut échapper à sa destinée. Georges Simenon, qui a écrit le livre d'où est tiré le film, nous montre ainsi un brave homme, un aiguilleur intègre dans son métier et sa vie familiale depuis vingt-cinq ans, qui devient, tout à coup, à la suite de divers incidents très vraisemblables, un voleur et un assassin. Henri Decoin a fort bien composé l'atmosphère gluante et brumeuse des ports avec

ce parfum d'aventure et de piano mécanique, cette poésie sordide et attachante de la sirène dans le brouillard et de la chambre d'hôtel. Charles Exbrayat, qui a écrit les dialogues, doit lui aussi être complimenté. Les interprètes enfin, qui ont leur grande part dans la bonne tenue du film : Fernand Ledoux, qui trace une figure magnifique d'honnête ouvrier saisi par la tentation de l'argent et qui y succombe ; Jules Berry et Suzy Prim, excellents, Mony Dalmès, Hélène Manson, Génin, très bons ainsi que Jean Brochard, qui fut si souvent gendarme et qui a monté en grade : le voici promu inspecteur de police, rôle qu'il joue avec une autorité, une justesse de ton très remarquables. Blanche Montel enfin, dans un rôle court mais difficile, confirme ce talent que nous lui connaissons depuis longtemps et que nos cinéastes sont impardonnables de laisser ainsi en friche.

CEUX DU RIVAGE. — C'est un drame de famille. L'action se déroule sur les bords du bassin d'Arcachon, à Gujan, où fleurit sur une grande échelle l'ostéocréature. Une jeune gujanaise, Marie-Louise, est fiancée à Jean Soubiran, un solide marin de vingt-cinq ans. Mais tels les Montaigu et les Capulst, les Rocheteau et les Soubiran sont deux familles ennemies, et le père de Marie-Louise se fâche tout rouge quand celle-ci lui fait part de son intention d'épouser Jean. Après diverses péripéties, le père Rocheteau est un soir découvert inanimé sur la route, grièvement blessé. Qui a tiré ce coup de fusil ? on se le demande à la gendarmerie de Gujan et puisqu'il faut toujours avant tout arrêter quelqu'un, on met en prison Jean Soubiran.

On s'aperçoit très vite qu'il est innocent et le véritable coupable, un chauffeur amoureux de Mme Rocheteau, ne tarde pas à avouer. Puisque la voie des aveux est ouverte, le père de Jean se décide lui aussi à parler et annonce au futur beau-père de son fils que celui-ci n'est justement pas son fils... Peu importe : Marie-Louise et Jean s'uniront.

Ce drame est réalisé avec soins par M. Jacques Séverac, qui a piqué ça et là des notes pittoresques assez bien venues. La vie des parqueurs, des écaillers, de tout ce petit port qui vit de la pêche et de la culture des huîtres, ne manque pas de couleur et corse le scénario qui est assez faible. Blanchette Brunoy, Charpin, Clariond, Line Noro, Bussières, Vitold et Tichadel jouent bien les principaux rôles. Les dialogues de Paul Achard sont vivants et la photo est excellente.

Roger REGENT.

Photos extraites du film.

Jean Brochard et Fernand Ledoux dans « L'Homme de Londres ».



Jean Marchat et Maria Casarès dans « Le Voyage de Thésée » dont nous parlerons bientôt.



Après une très belle tournée dans toute la France avec « J'ai Dix-sept Ans », Susanne FLEURANT revient à Paris et retrouve Montmartre. Chaque mardi elle assistera à nouveau le docteur Henri Boulay, le dentiste des « Petits Poulbots ». Photo Lido.

ÉMISSIONS SÉLECTIONNÉES DE RADIO-PARIS du 7 au 13 novembre

DIMANCHE 7 NOVEMBRE. — De 12 h. à 13 h. : Le Traviata, opéra de Verdi (fragments) avec Odette Turba-Rabier, Georges Beuvoir, Albert Girard, et l'orch. lyrique de Radio-Paris, dir. Jean Entremont. De 15 h. 15 à 16 h. : Bel canto, avec Clara Clavier, Ninon Vallin, Lily Pons, Giuseppe Lugo, Corula, Chloé, Villabella. De 20 h. 20 à 22 h. : Grand concert public de Radio-Paris, transmis depuis le Théâtre des Champs-Élysées. Orch. de Radio-Paris, dir. Inghelbrecht, avec la chorale Emile Poulbot. Fauré, Debussy, Ravel.

LUNDI 8 NOVEMBRE. — De 13 h. 20 à 14 h. : Association des Concerts Lamoureux, direct. Francis Cebron, Schubert, Liszt, Albiniz. De 20 h. 20 à 22 h. : « Vingt ans après », film radiophonique de A. Alléaume et Marcel Sigard, d'après le roman de A. Dumais (1904).

MARDI 9 NOVEMBRE. — De 14 h. 15 à 15 h. : Festival César Franck, avec Ed. Cernomnic, organiste; André Manilla, soprano; Georges Trill, ténor; Lucienne Delforge, pianiste; et l'Association des Concerts Lamoureux. De 20 h. 20 à 21 h. 30 : L'orch. lyrique de Radio-Paris, dir. P. Toullet. De 22 h. à 23 h. 15 : « 17 », de 130 ans, musique de Mme Roland, par Paul François-Raynaud.

MERCREDI 10 NOVEMBRE. — De 8 h. à 9 h. : Retransmission de Rennes-Bretagne. De 12 h. 10 à 13 h. : Musique de films, présentation de G. R. Méry. Extraits de films : « Le Lit à Cécile », « Pages Immortelles », « Bon Ann », « La Hispanera », « Monsieur La Souris ». De 15 h. 15 à 15 h. 45 : Musique ancienne (Vivaldi, Monteverdi, Rameau).

JEUDI 11 NOVEMBRE. — De 12 h. 10 à 13 h. : Association des Concerts du Conservatoire. De 18 h. à 18 h. 15 : La centenaire de la naissance du célèbre bactériologue Robert Koch. Par Albert Ranc. De 20 h. 20 à 22 h. : Grand concert public de Radio-Paris, transmis depuis le Théâtre des Champs-Élysées. Orch. de Radio-Paris, dir. Franck, Honegger, Goussier, Roussel, Schmitt, Solaire, Jean Françaix.

VENDREDI 12 NOVEMBRE. — De 13 h. 30 à 14 h. : Chansonniers de Paris avec Raymond Souplex, Jean Sourza, Gabriella et Camille François. Au piano, Gordon Claret. Régulation Roland Tessier. De 14 h. 15 à 15 h. : « La Vie de Bohème », opéra de Puccini, avec Germaine Cerney, Madeleine Sybille, Marcel Claudel, José Beckmann, André Caumont, Rayon, Escual, Guillot. Version abrégée. De 20 h. 20 à 21 h. : « Et Zen, sur la Conestible », revue radiophonique de Marcel Sigard, réalisation A. Alléaume, avec le concours de l'orchestre Léo Lourent.

SAMEDI 13 NOVEMBRE. — De 12 h. 10 à 15 h. : Orch. de Camille Saint-Saëns, avec Janine Michau et Pierre Claret. De 15 h. 15 à 17 h. : Les Ondes joyeuses de Radio-Paris, avec Chantal Signoret, Régine Paulet et l'Orch. Gal de Radio-Paris, dir. R. Wrozkoff. De 20 h. 20 à 22 h. : Spéciale théâtrale, « Les 13 », pièce en 4 actes de Roger Ferdinand, avec François Périer, Jacqueline Porel, Tramel, Vallée. La jarrige et Numes fils. Transmission diffusée depuis le Théâtre des Bouffes-Parisiens.

COURS DE CINÉMA MIHALESCO
35, RUE BALLU ■ TRINITE 40-12

VOTRE AVENIR EST DANS L'ÉLECTRICITÉ

Cours le JOUR le SOIR  Cours par CORRESPONDANCE

ÉCOLE CENTRALE DE T-S-F

12 rue de la Lune PARIS 2^e Telephone Central 78-87
Annexe : 8, Rue Porte de France - VICHY (Allier)

Ecrivez-nous, vous recevrez gracieusement le "GUIDE DES CARRIÈRES"

La classe de chant de **MARIA KOUSNEZOFF** de l'Opéra commence aujourd'hui au **COURS MOLIERE**

L'ÉCOLE DU THÉÂTRE CINÉMA - RADIO
Dirigée par **TONIA NAVAR**
Le soir à 20 h. 30.
Les élèves peuvent s'inscrire au **COURS MOLIERE**
11, RUE BEAUJON (Étoile)
Carnot 57-86
COURS POUR LES DÉBUTANTS
le Lundi soir à 20 heures 30
Classe de la chanson et de la danse (Claquettes) le mardi de 17 à 19 heures
ENGAGEMENTS ASSURÉS

POUR BLONDES ROSE BONBON



POUR BRUNES : POIS DE SENTEUR

Madame, pour être bien coiffée,
André et Maurice
Les Maîtres-Coiffeurs en vogue
26, rue de la Pépinière, Paris-8^e
Téléphone : LAB. 05-99

Assainit et fortifie les organes féminins
GYRALDOSE
En CHATELAIN, 107, Bd de la Mission-Marchand, COURBEVOIE (Seine)

Les disques DU JOUR

Jusqu'à présent, nous n'avons cité ici les orchestres que pour souligner leurs plus remarquables interventions dans l'accompagnement des voix. Ils s'acquittent tous de leur tâche avec une diversité de ressources, une ingéniosité technique, un sentiment de l'atmosphère musicale nécessaire à chaque chanson qui ne sauraient être trop estimés. Sans quitter le domaine de la musique légère, je veux maintenant signaler quelques disques d'orchestres qui méritent d'être appréciés pour eux-mêmes, pour leurs qualités pittoresques et leur caractère original.

De la chanson, nous passerons tout d'abord aux « orchestres-musette » qui montrent une adresse particulière à saisir un refrain dans l'air du moment pour le transformer en musique à danser. Dans ces petits ensembles, l'accordéon a la part dominante; les autres instruments : guitares, clarinette, basse, batterie, ne sont guère là que comme soutien rythmique ou rappel de couleur. On a parfois été bien sévère pour l'accordéon. N'ai-je pas lu dernièrement cette définition sommaire, que laissait tomber la plume d'un grand musicien emporté par sa brillante verve : « L'accordéon, cette voix parfaite de l'ignominie » ? Pauvre instrument calomnié ! Voix triste ou joyeuse des faubourgs citadins ou des quais de port, des beaux dimanches de banlieue et des fêtes populaires où l'on danse aux carrefours, voix légère et facile, à l'articulation un peu grassoyante comme l'accent de Gavroche, mais mordante, vive et franche comme lui ! Voix qui s'amuse avec une ingénuité touchante à multiplier sur chaque thème les agréments musicaux, à suspendre à la mélodie des guirlandes étincelantes de trilles, appoggiatures, gruppetti, arpegges, variations et cadences qui font penser à la pacotille scintillante dont on décore les arbres de Noël, aux girandoles des feux d'artifice et aux lampions qui accrochent leurs festons multicolores aux feuillages des bals en plein air ! Ne peut-on sans rougir avouer quelque faiblesse pour les arbres de Noël et les lampions ? Puisse ces joies modestes nous être bientôt rendues !

En attendant, voici des disques fort agréables, d'une exécution parfaite, qui les évoquent avec beaucoup de virtuosité, de fantaisie et de sentiment : quatre valse déroulées non sans élégance par l'orchestre Gus Viseur : « Dans la Rue » et « On s'aimera quelques jours » (1), qui reprennent les refrains bien connus d'Alec Siniavine et de Louiguy, « La Toulousaine » et « Tes beaux yeux » (2) de Malafosse, compositions originales dont le caractère résolument populaire fait bien vite valoir le mécanisme du soliste et les valeurs musicales de l'instrument; une valse encore : « C'est trop beau pour durer toujours », souvenir d'une belle chanson de G. Van Parys, et une alerte polka, « Moinette », par l'orchestre Deprince (3); une valse, « La Chanson des Rues » et un paso-doble extrêmement brillant de Vincent Scotto, « C'est Rodriguez-Fuentes », où se fait remarquer le jeu entraînant et vif de l'accordéoniste Alexander (4); deux disques de l'orchestre-musette de Jean Valsade (5), fox-trot, slow-fox, fox-step, et aussi une valse sur la chanson de Jacques-Simonot : « Le Bar de l'Escadrille ». Enfin, un disque excellent d'Emile Carrara (6), présentant deux valse pleines de caractère, dont la version chantée a connu le grand succès : « Mon amant de Saint-Jean », d'Emile Carrara, et « C'est une danse brune », de Scotto, que firent triompher au music-hall Lucienne Delyle et Jeanne Aubert.

- Gustave FREJAVILLE.
- (1) Columbia, DF 2.916.
 - (2) Columbia, DF 2.917.
 - (3) La Voix de son Maître, K 8.596.
 - (4) Columbia, DF 2.937.
 - (5) La Voix de son Maître, K. 8.593-8.594.
 - (6) Pathé, PA 2.104.

DESTA et MENEN : Je n'ai pas oublié la rare révélation que fut, pour moi, leur apparition, la saison dernière. Quelques jours après leur récital, alors que je me répandais en éloges sur leur compte, quel'un concluait à côté de moi : « Evidemment, c'est jeune, c'est charmant... »

Appréciation qui me fit sourire, car elle accusait chez celui qui la portait une incompréhension totale de la danse. Ce qui n'empêchait pas mon interlocuteur de parler avec autant d'assurance que s'il avait été qualifié pour juger. Ce contresens est fréquent dans ce domaine. Ça voulait être gentil ce qu'il disait. C'était fade, en réalité, et surtout ça allait exactement à l'encontre de ce qu'il fallait dire. Du charme, de la jeunesse, Desta et Menen en avaient manifesté avec une générosité exemplaire. Mais ces deux qualités, partie intégrante d'elles-mêmes, n'étaient pas du tout la base de leur danse, magnifiquement imprégnée, au contraire, d'une pleine vigueur et faite de grandes difficultés réservées normalement à d'autres danseuses, leurs aînées par l'âge et par le titre.

Je me rappelle encore les louanges abondantes que j'ai décernées ici même à ces deux artistes, pour ce magnifique concert, une des meilleures soirées de l'année. Aussi ne dissimulerai-je pas, aujourd'hui, ma joie à l'annonce du prochain récital de Desta et Menen. Plus important dans sa présentation que ne le fut le précédent, il se déroulera avec l'orchestre de l'Opéra, sous la direction de Raymond Trouard. Quelle ampleur cela nous promet. Le classique s'alliera pour un tiers, avec la composition et la danse moderne, dans ce programme dont les chorégraphes sont signés de grands noms tels ceux de Lifar, Egorowa, Eltsoff, Tcherkassé, Boris Kniaeff et Yves Brioux.

Reprenant leurs premiers succès, ou nous présentant des danses nouvelles, seules ou avec leur partenaire André Dumas, Desta et Menen nous apparaitront en tutu comme en jupon, ou encore dans des costumes appropriés aux folklores les plus divers. De Serge Lifar, elles danseront une danse classique dans le genre « Suite en blanc », une danse japonaise stylisée et « Anges du Bien et du Mal », suivant un choral de J.-S. Bach. Nous applaudirons Menen, seule dans « Reine des Tziganes » ; Desta dans son « Tic-Toc ».

Deux belles danseuses, des costumes éclatants, de la danse et, j'y reviens, d'une exceptionnelle vigueur...
Jean ROLLOT.

Belles et classiques DESTA MENEN nous reviennent

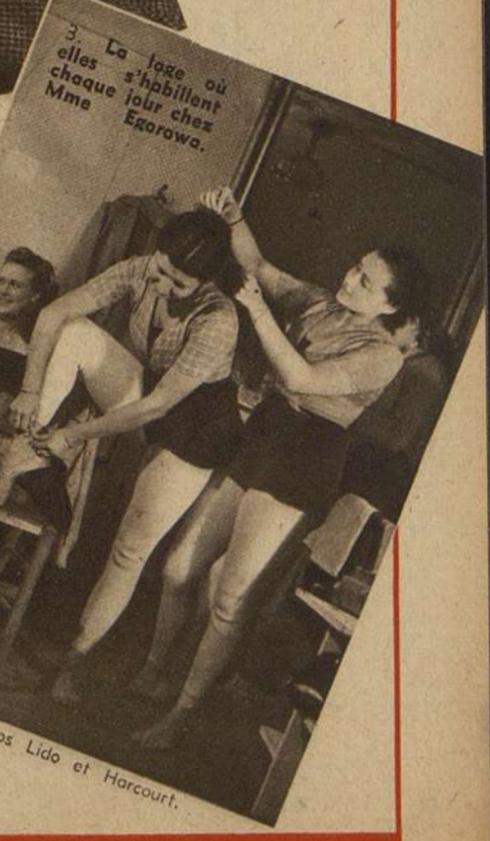


2. Voici les deux sœurs sortant de leur cours de danse souriantes et gourmandes.



1. Une jolie pose de Desta (debout) et Menen (à genoux) dans une majestueuse danse classique.

4. La danse japonaise, réglée pour elles par Serge Lifar, avec ses magnifiques costumes.



3. La joie où elles s'habillent chaque jour chez Mme Egorowa.

Photos Lido et Harcourt.

Le Rideau se lève

THEATRE ANTOINE
Direction SIMONE BERNARD

JEAN TISSIER

Ce soir, je suis garçon.

BETTY DAUSSMOND

GUILLAUME DE SAX

GEORGETTE TISSIER

PAULETTE DUBOST

CHRISTIANE DELYNE

Place en 3 actes et 4 tableaux de M. TRES MIRANDE et MOUËT-ION
avec un orchestre de 12 musiciens

TOUS LES SOIRS (sauf fêtes) à 20 h. 15
DIMANCHES MATINÉE à 14 h. 30

CABARET

Ouverts toute la nuit
Aiglon (Champs-Élysées)
Chantilly (Montmartre)
Château Bagatelle
Le Doge (Opéra)
Florence (Montmartre)
Monseigneur (Montmartre)

Jusqu'à 1 h. du matin
Le Champo (Quart. Latin)
Chapiteau (Montmartre)
El Garron (Montmartre)
L'Étincelle
Sa Majesté (Champs-Él.)
Paris-Paris

Jusqu'à Minuit
Ange Rouge (Montmartre)
Caveau de la Bolée (Quartier Latin)
Grand Jeu (Montmartre)
Paradise (Montmartre)
Robinson (Moulin-Rouge)

Casino Montparnasse
35, RUE DE LA GAITÉ Tél. : DAN 99-34
Pour son retour à Montparnasse
CHARLES TRENET
et 12 ATTRACTIONS

MONSEIGNEUR
Cabaret
Restaurant
Orchestre Tzigane
94, rue d'Amsterdam

DAUNOU LE SOIR à 20 heures
L'AMANT DE PAILLE
COMÉDIE GAIE
J. PAQUI * M. ROLLAND

TH. LANCRY
L'IMMENSE SUCCÈS DE RIRE
Une Petite Rosse
LOUEZ : NORD 06-84

THEATRE des MATHURINS
Marcel HERRAND et Jean MARCHAT
Tous les soirs, 19 h. **LE VOYAGE DE THÉSÉE**
Mat. : Dimanche, 15 h. de Georges NEVEUX
(sauf Lundi)

MEDRANO
Le Cirque de Paris
Pour la première fois au cirque
LES BURLESQUES DE PARIS
MAX REVOL
ORBAL
et BENOÏTE LAB
dans leurs créations
ET LA RENTRÉE A PARIS DE
7 GRANDES ATTRACTIONS

Jardin de Montmartre
1, AV. JUNOT — Tél. : MON. 02-19
Tous les jours de 17 à 19 h.
THE-SPECTACLE
Soirée 20 h., Matinée Samedi 16 h.
Dimanche 2 Matinées 15 et 17 h.
avec les meilleures VEDETTES dans un cadre idéal
LE JARDIN D'HIVER UNIQUE A PARIS
Retenez vos tables à Mon. 02-19

PARIS-PARIS
Le Restaurant-Cabaret chic de Paris
Denise GAUDARD
Gisèle PREVILLE
Un Programme bien parisien
PAVILLON DE L'ÉLYSÉE - ANJOU 29-60

SA MAJESTÉ
CHEZ LEDOYEN
Tout un ensemble de Vedettes
DINERS - ANJOU 47-82



Renee DESTANGES que l'on a pu applaudir dernièrement à l'A.B.C. dans son tour de chant romantique.
Photo Harcourt

MIRAMAR
DAN 41-02
Fermeture Mardi et Vend. Mat. 14 h. 30 à 18 h. 45. S. 20 h. 30

La Cité des Lumières
MADELINE
MARCEL PAGNOL
Arlette Amory

MARIVAUX-MARBEUF
Adémaï
BANDIT D'HONNEUR

Aux Mathurins, dans « Le Voyage de Thésée », la talentueuse Maria Casarès et Ch. Clasis, Jacqueline Marbaux, ainsi que les deux directeurs Jean Marchat, Marcel Herrand, ont tous été habillés par GRES, 1, rue de la Paix, le couturier renommé.

A.B.C.
Un grand spectacle de variétés avant la revue
REINE PAULET
et **ROGERS**
avec **ALICE DUFRENE**
Tout un programme A.B.C.
et **LES PIERROTYS**

Au GRAND GALA du JAZZ SYMPHONIQUE de PARIS (Dir. Robert Bergmann), qui aura lieu à Gaveau, le Dimanche 7 Novembre, en soirée, le fameux accompagnateur de Charles Trenet, LEO CHAULIAC, qui est un des meilleurs improvisateurs de l'époque, fera une improvisation-jazz sur un thème... qui sera demandé au public !

Ambassadeurs - Alice Cocéa
PAUL d'après
GERALDY DUO COLETTE

APOLLO
TANIA FÉDOR
JACQUES VARENNES
GILBERT GIL
MAX PALENC
PRIMEROSE PERRET
LA DAME DE MINUIT
COMÉDIE DE JEAN DE LÉTRAZ

Dans la reprise de « M. de Pourceaugnac », au Théâtre de la Cité, on a beaucoup remarqué les jolies coiffures de Nane Germon, Denise Perret, Ecoffet, Reborà : elles sont signées **SORBIER**, 5, rue Tronchet, la modiste bien connue.

A EDOUARD VII, DANS « L'AFFRANCHI », LA GRACIEUSE RENEE DEVILLERS EST HABILLEE AVEC UN COUT PARFAIT PAR **MAGGY ROUFF**, QUI L'HABILLE EGLEMENT A LA VILLE. (136, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.)

LA MEME RENEE DEVILLERS, A EDOUARD VII, DANS « L'AFFRANCHI », A ETE CHAUSSEE D'UNE MANIERE EXQUISE PAR LE GRAND BOUTIER **GRECO**, 4, RUE DES CAPUCINES, DONT L'ELOGE N'EST PLUS A FAIRE.

LA CHARMANTE ANDREE GUISE, A EDOUARD VII, DANS « L'AFFRANCHI », EST HABILLEE AVEC UNE RARE ELEGANCE PAR **JEAN DESSES**, 37, AVENUE GEORGE-V, QUI L'HABILLE EGLEMENT A LA VILLE.

C'EST LE MAITRE COIFFEUR **ANTONIO**, 3, AVENUE MATHIGNON, QUI A COIFFE ADORABLEMENT RENEE DEVILLERS DANS « L'AFFRANCHI », AU THEATRE EDOUARD VII. **ANTONIO** EST LE COIFFEUR LE PLUS EN VOGUE ACTUELLEMENT A PARIS.



Lena BELLA, la charmante speakerine que vient d'engager le Casino Montparnasse.
Photo Le Studio

Les films que vous irez voir :

- Artistic Voltaire, 45, rue Richard-Lenoir. ROG. 19-15. M.
Aubert Palace, 26, boul. des Italiens, PRO. 84-64. M.
Balzac, 130, Champs-Élysées, ELY. 52-70. M.
Berthier, 35, bd Berthier, GAL. 74-15. M.
Biarritz, 79, Champs-Élysées, ELY. 42-33. M.
Cameo, 32, Bd des Italiens, PRO. 20-89. V.
Cinéma Champs-Élysées, 118, Champs-Élysées, ELY. 61-70. V.
Cinéma Opéra, 4, Ch.-d'Antin, PRO. 01-80. V.
Clichy-Palace, 49, Av. de Clichy, MAR. 20-43. M.
Club des Vedettes, 2, rue des Italiens, PRO. 88-81. V.
Delambre (Le), 11, rue Delambre, DAN. 30-12. M.
Ermitage, 12, Ch.-Élysées, ELY. 15-71. V.
Gaumont-Palace, Place Clichy, MAR. 56-00. V.
Helder (Le), 34, bd des Italiens, PRO. 11-24. V.
Impérial, 29, Boul. des Italiens, RIC. 72-52. V.
Lux Bastille, Place de la Bastille, DID. 79-17. M.
Lux Rennes, 76, r. de Rennes, LIT. 62-25. M.
Madeleine, 14, Boul. de la Madeleine, OPE. 56-03. M.
Marbeuf, 34, rue Marbeuf, BAL. 47-19. M.
Marivaux, 15, boulevard des Italiens, RIC. 83-90. V.
Miramar, Place de Rennes, DAN. 41-02. M. et V.
Moulin Rouge, Place Blanche, MON. 63-26. M.
Normandie, 116, Champs-Élysées, ELY. 41-18. V.
Olympia, 28, Boul. des Capucines, OPE. 47-20. V.
Paramount, 12, Boul. des Capucines, OPE. 34-30. M.
Régent, 113, av. de Neuilly (Métro Sablons), M.
Scala, 113, Bd de Strasbourg, V.
Triomphe, 97, Champs-Élysées, BAL. 45-76. V.
Vivienne, 49, rue Vivienne, GUT. 41-39. M.

Les lettres M. (Mardi) et V. (Vendredi) indiquent le jour de fermeture hebdomadaire.

Du 3 au 9 Novembre

- Promesse à l'Inconnue
L'Éternel Retour
L'Homme de Londres
Monsieur des Lourdes
Le Val d'Enfer
Le Démon de la Danse
13* Prog. Arts, Sciences, Voy. : 1900-1943
L'Intruse
Le Soleil de Minuit
L'Éternel Retour
Les Ailes Blanches
Tornavara
L'Intruse
L'Homme de Londres
Tornavara
Madame Béatrice
Le Camion Blanc
Ariette et l'Amour
Adémaï Bandit d'Honneur
Adémaï Bandit d'Honneur
La Vie ardente de Rembrandt
Au Bonheur des Dames
Le Corbeau
Titanic
L'Inévitable Monsieur Dubois
Le Soleil de Minuit
Mermoz
Mermoz
L'Homme de Londres

Du 10 au 16 Novembre

- Le Voile Bleu
L'Éternel Retour
L'Homme de Londres
Le Capitaine Fracasse
Le Val d'Enfer
Le Démon de la Danse
13* Prog. Arts, Sciences, Voy. : 1900-1943
La Cavalcade des Heures
Adrienne Lecouvreur
L'Éternel Retour
La Sévillane
Tornavara
Les Anges du Pêche
L'Homme de Londres
Tornavara
Leçon de Chimie à 9 heures
Leçon de Chimie à 9 heures
Ariette et l'Amour
Adémaï Bandit d'Honneur
Adémaï Bandit d'Honneur
La Cité des Lumières
La Main du Diable
Le Corbeau
Titanic
Douce
La Vie ardente de Rembrandt
Mermoz
Mermoz
L'Homme de Londres

ANDRE BEROIL, AU TH. MICHEL, DANS « L'OISEAU DE VERRE », EST HABILLE AVEC UN CHIC EXTREME PAR LE MAITRE-TAILLEUR **KRIEGCK**, 23, RUE ROYALE, A LA RENOMMEE MONDIALE (DIRECTION RABAU).

Dans « L'Oiseau de Verre », la mise en scène est particulièrement soignée. C'est dans un somptueux décor de Pierre Marquet que nous admirons un ravissant canapé en glace Louis XVI, une merveille de l'antiquaire **BRANTOME**, 163, boulevard Haussmann.

LE CHARMANT H. GUI SOL, DANS « L'OISEAU DE VERRE », AU MICHEL, PORTE UNE CHATOYANTE ROBE DE CHAMBRE DE CHEZ **LORYS**, 7, RUE AUBER, UN DE NOS PLUS REPUTES CHEMISIERS PARISIENS.

LE BRILLANT ROGER TREVILLE, AU THEATRE MICHEL, DANS « L'OISEAU DE VERRE », EST HABILLE AVEC UN GALBE TOUT PARTICULIER PAR **CRED**, 7, RUE ROYALE, LE GRAND TAILLEUR PARISIEN.

LE MEME ROGER TREVILLE PORTE AU 3^e ACTE DE « L'OISEAU DE VERRE », UNE SAHARIENNE BLANCHE D'UNE COUPE IMPECCABLE DUE A SON CHEMISIER HABITUEL, **A. RAVALT**, 40, R. ROCHECHOUART



Andrée GUISE, au théâtre Edouard VII, porte la nouvelle teinte « Tourterelle » créée pour elle par **ELEGANS**, coiffeur, 4, rue Volney, Opé. 52-96. Yvette et Lucien Grimoin, directeurs.
Photo Roger Carlet

ATHÉNÉE
La révélation de l'année
LA PART DU FEU
Pièce en 3 actes de L. DUCREUX

NOUVEAUTÉS
du rire ! de l'émotion !
SPINELLY RELLYS
L'École des Cocottes
Tous les soirs (sauf jeudi), 20 h. Dim. mat. 15 h.

Cinéma
COLISÉE et AUBERT-PALACE
L'Éternel Retour

BOUFFES-PARIISIENS
Les J3
ou
La Nouvelle École
3 actes de ROGER FERDINAND

Cabaret
CAVEAU de la BOLÉE
Réalisme et gaité
de 20 à 24 heures
25, rue de l'Hirondelle (Place St-Michel)

ERMITAGE - IMPÉRIAL
TORNAVARA
réalisation de JEAN DREVILLE

Vedettes



GEORGES ROLLIN
et
ÉVELYNE CARRAL

dans "La Peur des Miracles", la
pièce qui obtient actuellement un
très vif succès au Vieux-Colombier.

Photo Harcourt.

4^e ANNÉE — LE SAMEDI
6 NOVEMBRE 1943 — N° 152
73, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e